

РАЗДЕЛ 4 ВОЙНА И ОБЩЕСТВО. ИТОГИ И УРОКИ ВОЙНЫ 1812 ГОДА

Ludovic Lefebvre 1812: REGARD SUR UNE ÉPOPÉE QUELQUES REMARQUES ET OBSERVATIONS

Deux cents ans se seront bientôt écoulés depuis la sanglante et mythique campagne de Russie de 1812. Entre temps, de nombreux écrits émanant d'historiens, écrivains, amateurs éclairés, journalistes ou bien encore, tout simplement, de curieux, ont été publiés. Tous ont eu le désir de connaître mais aussi l'ambition de comprendre cette campagne impressionnante et somme toute mystérieuse, tant elle défie l'entendement humain par l'importance des ressources en hommes et en matériels mobilisées ; tant elle frappe les esprits par le cortège de souffrances qui accompagna ainsi des millions d'Européens.

Il est donc logique que les survivants et témoins de ce temps, puis les générations postérieures aient tenté de retracer le cours des événements et de connaître les raisons qui poussèrent Napoléon, alors au zénith de sa puissance, à se lancer dans une telle aventure, emmenant avec lui (les chiffres varient selon les sources) entre 440 000 (chiffre le plus probable) et 600 000 hommes¹, dont seulement la moitié provenait de l'Empire², le reste étant constitués d'alliés.

En guise d'avertissement aux lecteurs de cette contribution, je tiens à prévenir qu'en vérité je ne sais pas très bien où me situer parmi ces catégories de personnes intéressées par l'aventure napoléonienne. Peut-être, tout simplement, au nombre de ces curieux, ayant le désir de comprendre ?

En effet, bien qu'étant moi-même historien, je ne suis ni spécialiste de cette période (un « contemporainiste », dit-on en France pour celui qui étudie l'histoire après la Révolution de 1789) ni un « napoléonophile » à proprement parler. Si bien que lorsque l'on m'a proposé de rédiger cet article, j'ai un peu hésité, n'ayant ni la science ni l'admiration de tous ceux qui, en France, écrivent, lisent, discutent à loisir sur cette période de l'histoire française ou, devrais-je dire, de notre histoire commune. Mais cette époque, ce laps de temps – six mois, pas plus – m'a toujours intrigué et l'approche de ce bicentenaire attise ma curiosité. Ainsi, j'épie, je regarde ce qui se dit ou est écrit à ce sujet.

J'ai donc choisi de vous relater le ressenti d'un citoyen français amoureux de la culture russe, pour qui cette confrontation entre ces deux peuples que l'on dit si proches, notamment par la façon de se battre, intrigue et interroge ; mais j'ai aussi voulu exposer aussi sommairement l'état des questions et problématiques existant actuellement en France concernant cette campagne.

¹ Napoléon aurait disposé de près de 675 000 hommes (plus 1 100 000 pour l'Europe) stationnés en Europe orientale en juin 1812 mais le 24 juin, c'est 440 000 hommes qui auraient franchi le Niémen (données provenant de P.-P. DENNIEE, ancien inspecteur aux revues de la Grande Armée et de Th. LENTZ dans son étude intitulée *Correspondance générale de Napoléon* parue chez Fayard (source *Le Figaro Histoire* citée infra). Les chiffres dépendent également de la prise en compte des non-combattants. Ces données sont à prendre avec prudence car les sources divergent, les chiffres offrent un écart encore plus grand du côté russe (de 350 000 au début de la campagne puis allant jusqu'à 700 000 !).

² En écrivant « l'Empire », cela sous-entend des populations étrangères mais intégrées tels que Hollandais, Belges, Italiens, Allemands...

Récemment, un documentaire anglo-saxon diffusé sur une chaîne de télévision française sur la bataille de Cannes (qui opposa, en 216 avant J.-C., Rome à Hannibal et son armée hétéroclite) rappelle à de nombreux égards Napoléon pour son sens tactique et sa proximité avec ses soldats. Lors de l'effroyable boucherie qui advint lors de ce 2 août 216, un parallèle a été fait avec la bataille de la Moskova, cette bataille sur laquelle les historiens russes et français ne sont pas toujours d'accord... Mais nous y reviendrons.

En préambule, rappelons que si la campagne de Russie occupe une grande place dans l'histoire et la mémoire françaises, elle n'y revêt pas, et de loin, la même importance que pour celles de la Russie. Et ceci, avant tout pour une raison toute simple, qui est que si sur le terrain, l'appel aux armes, les Français purent s'enorgueillir de belles victoires et d'une grande épopée, au final, il s'agit bien d'une défaite française. Pour les Russes, au contraire, il s'est agi d'une magnifique victoire où un peuple, en grande partie, se retrouva autour de son souverain pour bouter hors du pays l'envahisseur. La « guerre patriotique », ainsi qu'on l'a rapidement nommée³, la première du genre puisque ce ne sera que cent trente ans plus tard qu'une autre guerre viendra souder les forces vives du pays pour repousser cette fois-ci l'envahisseur allemand. Il faut d'ailleurs ajouter que Staline a lui-même beaucoup fait pour la postérité de la campagne de 1812 en établissant un parallèle avec l'invasion nazie.

Mais ne nous y trompons-pas, du point de vue français, cette campagne de 1812 revêt un caractère particulier en raison du calvaire que vécurent ces centaines de milliers d'hommes. Leurs récits⁴ se sont transmis oralement de génération en génération, mais aussi par écrit, comme le montrent les rééditions de journaux de campagne effectuées par des éditeurs⁵. La démesure et l'ambition de Napoléon ont évidemment suscité nombre de commentaires et d'interprétations. Ce qui est surprenant, c'est que la campagne de Russie a longtemps occulté dans les manuels d'histoire⁶, et plus encore dans les esprits, la campagne d'Allemagne de 1813 (qui se révéla pourtant fatale pour l'hégémonie européenne de Napoléon) et la campagne de France de 1814 (qui, elle, entraîna la première abdication de l'Empereur).

Cet intérêt manifeste explique que de nouveaux ouvrages paraissent actuellement en France, tels que ceux de : M.-P. Rey, *L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie* ; J.-J. Brégeon *1812, la paix et la guerre* ; Th. Choffat et A.-J. Czouz-Tornare *La Bérézina, Suisse et France dans la tourmente de 1812* ; D. Liéven, *La Russie contre Napoléon* ; pour ne citer que ceux-ci⁷. Les différentes revues historiques, qu'elles soient plus ou moins accessibles au grand public,

³ Il semble que ce soit l'écrivain I. Mikhailosky-Danilevsky qui fut à l'origine du terme en 1839 dans son ouvrage historique de la guerre de 1812.

⁴ Nous renvoyons à l'ouvrage de J.-C. DAMAMME intitulé *Les soldats de la Grande Armée*, Paris, 2008 (3^{ème} éd.), p. 288-289 où l'auteur énumère les principaux témoins de cette campagne. Il cite – entre autres – Adrien Bourgogne sergent vélite de la garde impériale, Heinrich de Roos officier mecklembourgeois, Antoine Baudouin Gisbert de Dedem officier hollandais et lui-même fils d'un comte d'Empire ou encore Joseph Grabowski officier à l'état-major, autant de figures révélatrices de cette armée cosmopolite.

⁵ L'éditeur Bernard Giovanangeli s'est notamment fait une spécialité d'édition des mémoires de survivants des campagnes napoléoniennes pas toujours connus du grand public telles celles du général Griois, du général Lejeune ou encore du colonel Combe.

⁶ On note cependant une baisse de l'enseignement de l'époque napoléonienne dans les collèges français. Les enfants de 13-14 ans ne peuvent apprendre cette part importante de l'histoire française que sous forme optionnelle.

⁷ Sans oublier naturellement les différents ouvrages (biographie, dictionnaire) de l'éminent spécialiste Jean TULARD.

vont à n'en pas douter, consacrer des numéros à cet événement majeur⁸. La commémoration du bicentenaire s'accompagne également de colloques ; ainsi les 4 et 5 avril 2012 s'est déjà tenu au Centre de conférences ministérielles du Ministère des affaires étrangères un colloque international « 1812, La Campagne de Russie. Regards croisés sur une guerre européenne », organisé par la Fondation Napoléon, le Souvenir napoléonien, le Centre de Recherche en Histoire des Slaves de l'Université Paris I et les Archives diplomatiques.

La campagne de Russie⁹ elle, n'a pas été fatale pour Napoléon, mais elle marque évidemment une étape décisive dans sa trajectoire politique et militaire, même si, en 1813, il fut encore capable d'aligner 400 000 hommes, justement pour la campagne d'Allemagne. La campagne de Russie fut un coup sévère (« le commencement de la fin », selon les propres mots de Talleyrand qui avait d'ailleurs incité Alexandre, lors de l'entrevue de Tilsitt, à résister à Napoléon). La campagne de Russie a rabaisé l'orgueil de l'Aigle, elle a démontré qu'il n'était pas invincible, elle a fortement amoindri son corps d'officiers, de cavaliers, ainsi que son armement, et, par contrecoup, elle a suscité le soulèvement de nombreux peuples (et le retournement d'Etats).

La campagne d'Allemagne fut autrement plus décisive, avec notamment la terrible bataille des Nations, à Leipzig, où Napoléon aligna 160 000 hommes entre le 16 et le 19 octobre 1813, et où ses fidèles alliés germaniques se retournèrent contre lui. Néanmoins, sans campagne de Russie, il n'y aurait probablement pas eu de campagne d'Allemagne... Il faut aussi, encore et sans cesse, rappeler la guerre d'Espagne – il faut même dire « la terrible guerre d'Espagne » –, dans laquelle s'engluent les meilleurs grognards depuis 1808. En 1812, cette guerre était indécise. Napoléon avait sous-estimé la capacité de résistance des Espagnols, qui se livrèrent à une lutte patriotique et religieuse, une guerre fanatique – du point de vue français – où chaque camp se laissa aller à des exactions sans nom. Des milliers de soldats qui avaient connu les guerres de la Révolution puis celles du Consulat et des premières années de l'Empire y laissèrent leur vie, leur âme ou une part d'eux-mêmes. La campagne de Russie s'annonça donc alors que l'Empereur était fortement préoccupé par ce front méridional, outre-pyrénéen, où l'appui anglais (militaire et numéraire) allait se révéler décisif pour la cause espagnole, de la même façon que cet appui britannique, financier (la fameuse « cavalerie de Saint-Georges »), épaulait la résistance russe. Une anecdote est à rappeler ici : Napoléon ne désirait pas faire la guerre à la Russie ; il considérait véritablement la puissance de ce pays et, même s'il avait un peu de condescendance à l'égard d'Alexandre, il ne l'estimait pas moins (l'appelant « son frère » quand il sera dans Moscou en feu). Le véritable ennemi impérial était anglais, et Koutouzov, le grand général russe et finalement vainqueur de l'Ogre corse, savait très bien que ce choc de titans entre les puissances russe et française profiterait en premier lieu à la couronne britannique.

Puisque nous évoquons les deux ennemis « héréditaires » (la France et l'Angleterre), rappelons que la raison première de la guerre entre la Russie et la France résidait justement dans le manque d'engagement d'Alexandre dans l'application du blocus continental visant à une asphyxie économique de l'Angleterre. La contrepartie manufacturière française ne pouvait suffire aux insuffisances de production russes et à ses besoins industriels. A cela, s'étaient ajoutés l'annexion du duché d'Oldenbourg tenu par Georges d'Oldenbourg (beau-frère d'Alexandre) et le refus du tsar de marier tour à tour ses sœurs, Catherine puis Anne, à l'Empereur, qui en avait fait la demande plus ou

⁸ Ainsi *Le Figaro* (le plus vieux journal français) vient de sortir un nouveau magazine historique et la une de ce premier numéro est intitulée : « Les derniers secrets de la campagne de Russie » (Jean TULARD est justement président du comité scientifique).

⁹ La sixième coalition.

moins officielle et qui se tourna donc vers l'Autriche. Napoléon obtint donc la main de Marie-Louise, ce qui ne pouvait que susciter la méfiance d'Alexandre. Méfiance ressentie réciproquement entre les deux souverains et que la création du grand duché de Varsovie ne pouvait qu'aviver. Si celui-ci n'était pour le moment qu'un Etat embryonnaire¹⁰, Alexandre craignait la constitution à terme d'un grand royaume. Les Polonais s'engagèrent d'ailleurs massivement dans la campagne de Russie (près de 80 000 hommes) et se battirent fort vaillamment. Nombre de Lituaniens, en raison de leur ancienne union avec la Pologne (il faut même parler, lors de l'ultime partage de 1795, de République polono-lituanienne), attendaient de même beaucoup de cette campagne, et Vilnius constitua l'ultime refuge des débris de la Grande Armée, en décembre 1812¹¹.

Cette guerre fut véritablement une guerre européenne, cela va sans dire. La Grande Armée qui s'engouffre à l'approche de l'été 1812 dans l'Orient européen est d'ailleurs aussi appelée l'armée des Vingt nations, et tous ses éléments n'étaient pas également motivés par l'invasion de la Russie. Une véritable tour de Babel en marche, où l'on entendait parler des centaines de langues, dialectes et patois, avait alors été réunie pour se lancer contre l'armée du tsar. Une armée « russe » qui, elle-même, évidemment, ne comprenait pas uniquement des Russes, mais comptait aussi des Tcherkesses, Kalmoukes, diverses populations originaires du Caucase (sans oublier les Cosaques de Platov)¹².

Armée bigarrée, donc, aux motivations éparses, beaucoup ne comprenant pas ce qu'ils faisaient là, si loin de leurs foyers, surtout à partir du mois d'octobre, lorsque Moscou fut en flammes et que l'hiver se fit bientôt plus rude. Selon les dernières estimations, il est probable que, quelles qu'aient été leurs motivations, plus de 20% des effectifs de la Grande Armée ont déserté au cours de cette campagne. Nombre de ces soldats essayèrent de se réfugier chez les paysans russes lors de la débâcle hivernale. L'hiver, justement, quel a été son rôle exact dans l'écroulement de l'armée ? Napoléon, dans son Mémorial de Sainte-Hélène, a grandement minimisé la stratégie et la valeur militaires russes pour mettre en avant que son échec était largement dû à la rigueur d'un hiver russe imprévisible (« un hiver, une congélation dont l'apparition subite et l'excès furent une espèce de phénomène »)¹³. Ceci est néanmoins une contre-vérité. Lorsque l'Empereur quitta Moscou avec ses troupes, le 18 octobre, les trois-quarts de son armée avaient déjà fondu, victimes d'un été éreintant, usant, particulièrement néfaste pour les organismes.

Hommes et chevaux avaient péri par dizaines de milliers, victimes de diverses maladies (dysenterie, typhus...), de la malnutrition, due notamment à une mauvaise intendance et donc à des difficultés d'approvisionnement (les lignes de communication s'étirant sur des distances toujours plus considérables)¹⁴, et « bien sûr » – mais dans une proportion relativement limitée – des combats. Le 7 septembre 1812, à la Moskowa – nom français tenant au cours d'eau jouxtant le champ de bataille, mais « Bordodino », pour les Russes, du nom du village – combat très meurtrier, ce sont 30 000 soldats de l'Empire qui ont été mis hors d'état de nuire (peut-être le double pour l'armée du tsar).

¹⁰ La Pologne avait été partagée à trois reprises par la Russie, la Prusse et l'Autriche ; en 1772, en 1793 et 1795. Ce début de reconstitution provenait essentiellement des terres arrachées à la Prusse.

¹¹ Des milliers d'ossements furent exhumés dans la capitale lituanienne en 2001. Les analyses effectuées sur ces restes humains ont démontré qu'ils étaient morts de faim de froid et d'une épidémie de typhus qui s'était déclarée dans la ville.

¹² Depuis un siècle, la Russie avançait vers l'Ouest et le Sud et avait atteint le Caucase. La Bessarabie était occupée depuis peu.

¹³ Selon les mots de Jean TULARD, ce mémorial « est un chef d'œuvre de propagande posthume ». Je ne suis pas le premier à le faire mais je renvoie aux sublimes vers de Victor Hugo dans l'Expiation (*Les Châtiments*) où celui-ci déclame : « Deux ennemis ! Le Czar, le Nord. Le Nord est pire ».

¹⁴ L'écrivain Stendhal (Henri Beyle) fut chargé de l'approvisionnement à Smolensk un peu plus tard au moment où la retraite s'annonçait.

Que l'on retienne ce chiffre très révélateur des pertes précédant l'arrivée de l'hiver. Lorsque Napoléon quitta Moscou, le 18 octobre, il n'avait plus que 100 000 hommes sur les rangs et, moins de 60 jours plus tard, le quart seulement de cet effectif repassera le Niémen, franchi six mois auparavant.

On touche d'ailleurs là à l'un des aspects intéressants de cette campagne : la propagande. La Moskova n'est certes pas une grande victoire impériale. On parle tout à la fois de « demi-victoire », de « victoire indécise » ou bien encore de « victoire tactique »¹⁵ ; néanmoins, Napoléon¹⁶ resta maître du terrain et essuya moins de pertes que son adversaire. La pratique de la terre brûlée – qui faisait débat parmi l'état-major russe mais qui ne fut pas le fruit du hasard – reprit alors de plus belle.

Dans son puissant Guerre et paix, Tolstoï voyait nettement en la Moskova une victoire russe¹⁷. Historiens français et russes ont toutefois longuement débattu pour connaître le véritable vainqueur du combat, notamment au regard des événements ultérieurs. Autre fait saillant de cette propagande et de cette bataille des mots, l'incendie de Moscou, dû à l'initiative du comte Fedor Rostopchine et à l'action de centaines de prisonniers¹⁸ auxquels fut promis la liberté pour prix de leur dévouement à ne laisser que des ruines à l'occupant. Pour exciter la population, la propagande russe laissa alors courir le bruit, lors de la retraite, que c'était Napoléon qui avait ordonné la destruction de la ville, mais ajoutons que lorsque les troupes russes reprirent l'antique capitale dévastée aux trois-quarts, certaines d'entre elles se livrèrent elles-mêmes au pillage du peu qu'il pouvait rester à piller... La désinformation, enfin, était de même habilement pratiquée du côté de l'Empereur, par l'intermédiaire des bulletins, de manière à amenuiser le désastre de cette campagne et de glorifier le sort de l'armée, voire de rassurer le peuple français – et ses alliés ! – sur la santé de son souverain. On disait d'ailleurs en France : « Mentir comme un bulletin », ce qui en dit long sur la connaissance du citoyen de ce genre de dépêches.

Autre cas intéressant, celui de « la Bérézina », devenue en langue française une locution proverbiale synonyme de déroute. A la fin novembre 1812, l'armée napoléonienne se battait déjà depuis plusieurs semaines en état d'infériorité numérique contre les troupes de Koutouzov (notamment à Malo-Jaroslawetz ou lors du grand fait d'armes de Ney à Krasnoï). On était alors dans un schéma radicalement différent. Napoléon avait été contraint de reprendre le chemin de l'aller, notamment à cause de la bataille de Malo-Jaroslawetz le 24 octobre, puis du harcèlement des Cosaques (il avait souhaité initialement opérer sa retraite plus au sud, en raison du climat moins dur et des possibilités de ravitaillement plus faciles). Parvenu non loin de la rivière Bérézina, l'état se resserrait de plus en plus¹⁹ (120 000 hommes se rapprochaient des bribes de la Grande

¹⁵ Victoire stratégique russe peut-on lire aussi. Dans l'état-major russe, Barclay de Tolly qui préconisait d'éviter la confrontation directe. Légèrement tombé en disgrâce auprès du tsar (certains l'accusaient même de lâcheté pour ce choix stratégique), il fut donc sous les ordres de Koutouzov à Borodino dont il était auparavant le chef où il se battit avec courage. A l'inverse, Pierre Bagration brûlait d'en découdre avec les forces napoléoniennes, il mourut lors de la bataille de Borodino. Koutouzov reprit la stratégie de Barclay après cette défaite (qu'il présenta le premier comme une victoire).

¹⁶ On reproche notamment à Napoléon de ne pas avoir fait entrer dans la bataille sa garde qui eût permis d'anéantir l'armée russe. Ceci est en partie contestable mais il faut garder à l'esprit que celui-ci préférerait préserver des forces.

¹⁷ D'autres batailles de cette campagne ont suscité des controverses quant à l'issue finale. Ainsi la bataille de Krasnoï le 17 novembre où l'intervention de Napoléon fut déterminante.

¹⁸ Le sort de ceux-ci lorsqu'ils tombèrent aux mains des soldats fut atroce car ils étaient sommairement abattus. Le spectacle et les conséquences de cette ville en feu eurent un effet désastreux sur le moral de la Grande Armée.

¹⁹ Napoléon avait failli être fait prisonnier après la bataille de Malo-Jaroslawetz, il porta ensuite une fiole de poison. Plus tard, une garde rapprochée fut alors décidée, « l'Escadron sacré », pour protéger celui qui savait galvaniser les énergies.

Armée) et du côté français, on commençait alors à envisager à livrer l'ultime bataille jusqu'à la mort. C'est alors qu'un officier, Corbineau, découvrit un passage plus praticable, grâce à un paysan biélorusse à Stoudianka. Pendant que les pontonniers d'Eblé œuvraient parmi les blocs de glace pour construire deux ponts, Napoléon fit diversion pour permettre à ceux-ci d'aboutir, et le maréchal Victor sut contenir les Russes. L'essentiel de l'armée parvenu jusque ici fut ainsi sauvé et, en vérité, ce sont de nombreux civils, notamment des femmes²⁰ avec leurs enfants, qui se trouvaient encore du mauvais côté de la rive lorsqu'il fut décidé de faire sauter les ponts le 29 novembre. Ces malheureux civils se pressèrent en vain sur les ponts, et nombre d'entre eux tombèrent aux mains des Cosaques. Ainsi, Napoléon avait encore remporté une victoire tactique mais à quel prix.

Le 5 décembre, à Smorgony, l'Empereur décida de quitter l'armée pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il ne recevait plus de nouvelles de Paris (les Cosaques interceptaient les courriers) depuis la conjuration ratée du général Malet, qui avait visé à le destituer. Il voulait donc reprendre en main la situation politique, mais aussi, enfin, reconstituer son armée pour être en mesure de reprendre les hostilités. Il est important de souligner que le départ de l'Empereur fut mal perçu par les Grognaards car ceux-ci tout au long de la campagne lui avaient manifesté, comme de coutume, un attachement et une admiration indéfectibles. Le relâchement de la discipline et de l'organisation, l'abattement, ont été plus manifestes après le départ de Napoléon surtout qu'il commit l'erreur de nommer Murat (le roi de Naples), pour lui succéder dans le commandement de la retraite. Or, celui-ci vit très vite son autorité contestée²¹ et il partit quarante jours plus tard à destination de l'Italie pour tenter de garder son royaume. Dans le plus grand désarroi, le reste de la grande Armée rejoignit les territoires allemands, mais auparavant Vilnius et Poznan furent des étapes de passage, toujours par de grands froids (- 28° degrés le 8 décembre). Les troupes étaient désemparées de ne plus avoir l'Empereur à leur côté, certes responsable de cette calamiteuse campagne mais aussi l'âme même de la résistance de la Grande Armée²².

Une immortelle épopée pour les peuples russe et français prenait fin. La Grande Armée avait vaillamment combattu jusqu'au bout, néanmoins le désastre était là, inéluctable et lourd de conséquences à venir quant à la réaction des pays d'Europe. Ceux-ci, en effet, allaient voire là l'occasion de se libérer du joug français. Au-delà des manques de l'approvisionnement, Napoléon avait manifestement sous-estimé la capacité de résistance du peuple russe, l'intelligence du tsar et de ses généraux, puisqu'il escomptait anéantir l'armée russe lors de grandes batailles, alors que celle-ci allait parvenir au contraire à se dérober à l'envahisseur, pour mieux revenir en force²³.

1. BREGEON, J.-J., 1812, la paix et la guerre, éditions Perrin, 2012.
2. CHOFFAT, Th., CZOUZ-TORNARE, A.-J., La Bérézina, Suisse et France dans la tourmente de 1812, Editions Cabédita, 2012.
3. LENTZ, Th, Nouvelle histoire du premier Empire. Tome 2 (1810-1814), Fayard, 2004.
4. LIEVEN, D., La Russie contre Napoléon, éditions des Syrtes, 2012.
5. REY, M.-P., L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie, Flammarion, 2012.
6. TULARD, Napoléon, Fayard, 1987.
7. TULARD, Dictionnaire amoureux de Napoléon, Plon, 2012.

²⁰ Une histoire des femmes de cette campagne est à écrire. Cantinières, femmes d'officiers, familles françaises ayant fui Moscou de peur de la répression russe, eurent souvent un courage indescriptible dans la retraite.

²¹ Eugène de Beauharnais eut été un meilleur choix mais Murat fut semble-t-il choisi pour des raisons protocolaires. Après le départ de Murat, ce fut Eugène qui ramena les survivants.

²² Comme l'a écrit Philippe de Ségur : « l'ombre de la Grande Armée » mais le nombre de survivants varie selon que l'on compte notamment les non-combattants. En tout, 18 000 hommes revinrent-ils ? Y eut-il pareillement 100 000, 150 000 prisonniers ?

²³ Il est avéré aussi que lors de cette campagne, Napoléon fit moins preuve de son sens de mouvement des troupes qui avait fait merveille lors des premières coalitions.